

Le « Roman d'Alexandre » et ses versions du XII^e siècle. Une réécriture permanente

La deuxième moitié du XII^e siècle est le moment où la littérature embrasse définitivement la langue vulgaire. C'est une littérature encore dérivée: dans le prologue aux *Lais Marie de France* dit *reconter* des aventures qu'elle avait *oï conter*, Chrétien *tret d'un conte d'avanture / une molt bele conjointure* et Alexandre de Bernai (dit de Paris), le compilateur du *Roman d'Alisandre* (= *RAlix*) prétend *rafreschir... l'istoire* du conquérant macédonien¹. Voilà trois exemples de cette habitude médiévale de reconstituer un savoir préexistant dans la langue du territoire. Cette attitude (de tradition d'ailleurs : bien souvent les arts poétiques de l'époque ne recommandaient qu'une *inventio* purement empirique) ne pouvait pas ne pas être didactique : la société « autoritaire » de l'époque était incapable de s'imaginer le transfert d'un message d'un registre linguistique dans un autre sans implications didactiques et/ou politiques. Toute reconstitution (c'est-à-dire : réécriture) signifie adaptation aux exigences du contexte culturel. Prime la glose.

1 — J. Rychner (éd.), *Les lais de Marie de France*, Paris, 1969 (prologue, vv. 39, 48) ; M. Roques (éd.), *Les romans de Chrétien de Troyes. I, Erec et Enide*, Paris, 1970, vv. 13-4 ; E.C. Armstrong, D.L. Buffum, Bateman Edwards et L.F.H. Lowe (éd.), *The Medieval French « Roman d'Alexandre »*. Vol. II. *Version of Alexandre de Paris. Text*, Princeton/Paris, 1937, Branche I, v. 11.

Dans son essence même le concept « glose » implique beaucoup plus que le seul commentaire verbal véhiculé par la note marginale. Présentée ainsi elle serait « étymologique ». La glose s'insinue également dans le texte où elle occasionne ou bien des restructurations de trames narratives entières (on pensera à la *conjointure* de l'auteur champenois) ou bien des (ré)interprétations au moyen d'interventions auctorielles (on se souviendra ici de ce *surplus* que Marie de France semble vouloir gratter de la surface textuelle) ou des « mises à jour » (on se rappellera le *rafreschir* d'Alexandre de Bernai). C'est ce métacommentaire « intégré » qui m'intéresse ici (si « intégré » est vraiment le mot qu'il faut), car il est à la base même des constructions pseudo-historiques désignées traditionnellement par le terme de « romans antiques ». Bien sûr, la qualification « pseudo-historiques » est employée ici dans le sens moderne, car il s'avère que ces constructions ignorent jusqu'à l'identité même de cette Antiquité qu'elles prétendent décrire. C'est cependant le problème de l'historien moderne. Pour les contemporains de Marie et de Chrétien les sources procurant la « matière » des reconstitutions ont provoqué d'autres problèmes : le fait qu'elles n'étaient pas chrétiennes les rendait bien souvent inacceptables. Aussi ont-ils tenté d'y remédier. Le paradoxe saute aux yeux : tous les traducteurs/remanieurs protestent de leur respect pour la vérité historique, mais cela ne les empêche aucunement de retravailler leurs textes-source et ce afin d'y introduire leur propre « vérité » (concept pas vraiment philosophique, mais plutôt technique et moral : il faut intégrer le non-conforme). De là tous ces efforts de réécriture qui ne sont que des tentatives d'insertion.

Le refus bien connu de Benoît de Sainte-Maure d'accepter le passage où Homère raconte un combat entre des dieux et des humains montre clairement cette tension entre « factualité historique » et « vérité historique »². Et « vérité historique » n'est ici rien d'autre que conformité aux exigences du polysystème producteur et récepteur français du XII^e siècle. Des polysystèmes différents produiront des *modi recipiendi* différents ; on n'a qu'à penser aux fluctuations, de taille parfois, entre la réception de la

2 — L. Constans (éd.), *Le Roman de Troie de Benoît de Sainte-Maure publié d'après tous les manuscrits connus*, Paris, tome I, 1904, vv. 45-74.

matière macédonienne en territoire allemand et celle en territoire français³. Des changements à l'intérieur d'un polysystème donné occasionnent également de nouvelles interprétations : les mises en prose de la matière arthurienne des XIV^e et XV^e siècles en sont de belles illustrations. Je n'ai pas besoin d'insister.

La réception de la légende d'Alexandre le Grand dans la littérature française du Moyen Age montre ainsi des fluctuations considérables. Il y a des textes qui n'auraient traité qu'une partie de la vie du héros — on pensera ici au texte attribué à Albéric ou à l'*Alexandre décasyllabique* (= *ADéca*) anonyme, au récit de l'expédition dans le Moyen Orient, au compte rendu des aventures en Extrême-Orient. Ces textes se rencontrent parfois dans des combinaisons à portée biographique. C'est ainsi que l'*ADéca* constituera avec les aventures en Orient ce que la critique a nommé l'« Archétype ». Ce texte aurait circulé avant 1184/5, car c'est à ce moment-là qu'Alexandre de Bernai intègre une version travaillée de cet « Archétype » dans sa grande compilation, le *RAlix*⁴. Quelques années plus tôt, probablement entre 1175 et 1184, Thomas de Kent avait déjà composé le *Roman de toute Chevalerie* (= *RTCh*). Au XIII^e siècle un auteur anonyme produira le *Roman d'Alexandre en prose* (= *RAp*). Ces deux derniers textes ont des caractéristiques spécifiques qui les séparent de la lignée Albéric : Alexandre de Bernai. Je les laisserai de côté ici. L'ensemble qui s'inspire de la création d'Albéric s'élargira considérablement : s'interpolent des récits sur le voyage au paradis terrestre et le siège de Defur. Ces textes sont du XIII^e siècle. S'y ajoute, au siècle suivant, le cycle des aventures autour des vœux du paon. Le XV^e siècle offre des mises en prose, dont celle de Jean Wauquelin⁵. Dans la littérature française la production textuelle du XII^e siècle est de loin la plus importante, puisque c'est elle qui détermine la perspective des continuations et des interpolations des siècles subséquents. Cette production est cependant tellement compliquée qu'il est impossible de déterminer l'apport individuel des différents traducteurs, remanieurs ou compilateurs.

3 — Voir G. Cary, *The medieval Alexander*, Cambridge, 1967, *passim*.

4 — Pour la tradition textuelle vraiment très complexe, voir A. Foulet, *The Medieval French Roman d'Alexandre. Vol. III. Version of Alexandre de Paris. Variants and Notes to Branch I*, New York 1965 (= Princeton, 1949).

5 — Voir G. Cary, *The medieval...* ; D.J.A. Ross, *Alexander Historiatus. A Guide to medieval illustrated Alexander Literature*, Francfort, 1988.

D'abord, ceux-ci sont pratiquement inconnus ; ce fait nous empêche de les situer dans un contexte socio-politique donné. Il ne nous reste que quelques noms : il y a un Albéric (peut-être le premier à traduire en langue vulgaire une vie d'Alexandre), un Eustache (responsable du soi-disant *Fuerre de Gadres*, mise en texte des exploits dans le Proche-Orient) et un Lambert le Tort (qui aurait écrit l'*Alexandre en Orient*, inventaire des aventures en « Inde »). Thomas de Kent et Alexandre de Bernai (dit aussi : de Paris) seraient responsables d'une *vita* complète du héros. Jehan le Nevelon et Gui de Cambrai, eux, se seraient penchés sur les efforts des compagnons de venger la mort d'Alexandre. Les traducteurs/remanieurs de l'*ADéca* et de la *MortAlix* n'ont plus de nom. Quelques manuscrits rapprochent le nom de Pierre de Saint-Cloud du dernier texte. Le compilateur de l'« Archétype » (si jamais ce texte a existé) est totalement inconnu. Abstraction faite d'éventuelles erreurs d'attribution, il faut vraiment se demander si tous ces noms renvoient à des personnages ayant délibérément retravaillé leurs textes-source ou à de simples copistes. Une réponse à cette question ne sera jamais fournie. Ensuite, il est difficile sinon impossible de déterminer la part qu'aurait prise chacun de ces traducteurs, remanieurs et compilateurs dans la constitution de ce grand ensemble de textes : il y a des textes qui nous sont parvenus sous forme fragmentaire, d'autres ne se « découvrent » qu'à travers les remaniements dont ils ont été l'objet. Quant à leur chronologie, elle ne se laisse que deviner. Il est pratiquement impossible de déterminer la contribution d'Albéric à l'ensemble consacré au héros macédonien, puisqu'il ne nous reste que 105 vers de ce qu'il aurait écrit ; le reste ne se laisse deviner qu'à travers les différentes rédactions (il y en a trois) de l'*Alexanderlied* du curé allemand Lamprecht la première doit être située entre 1150 et 1155 et l'*ADéca* (1160 ?). Il en est de même de la *MortAlix* dont il ne nous est parvenu qu'un fragment de 159 vers ; le reste se cache sous les alexandrins d'Alexandre de Bernai. Les contributions d'Eustache et de Lambert le Tort n'ont survécu, eux aussi, que grâce à leur intégration dans le *RAlix*. Le grand problème est cependant que le statut du *RAlix* lui-même n'est pas bien clair : les rapports entre cette grande compilation et les versions de la *vita* d'Alexandre le Grand conservées par les manuscrits Arsenal et Venise (respectivement les soi-disant versions A et B) sont peu clairs. Ces deux

derniers textes reprennent l'*ADéca* (tout en respectant la décasyllabe) et le juxtaposent à d'autres épisodes tirés de la vie du héros, en alexandrins ceux-ci. Les différences matérielles entre les versions A et B sont énormes : dans les éditions actuellement disponibles la version du ms Arsenal compte 6890 vers, celle du ms Venise 10747⁶. On peut supposer — le manuscrit Arsenal est du XIII^e siècle et celui de Venise du XIV^e — que ce soient des reflets de *vitae* écrites au XII^e siècle⁷. Rien n'est cependant sûr. La différence d'avec le *RAlix* est encore plus remarquable : ce dernier texte ne compte pas moins de 15924 vers. Le *RTCh* compte peut-être plus de 12.000 vers⁸.

L'ouvrage d'Albéric doit avoir été écrit dans les premières décennies du XII^e siècle⁹. Les 105 vers qui nous restent fournissent d'abord une espèce de prologue et mentionnent ensuite la légitimité de la naissance du héros, les mérites des parents, les

6 — Edité par Milan S. La Du, *The Medieval French Roman d'Alexandre. Vol. I. Text of the Arsenal and Venice Versions*, New York, 1965 (= Princeton, 1937).

7 — Dans son article, « La description de Babylone dans le manuscrit de Venise du Roman d'Alexandre », *Bien Dire et Bien Apprendre*, n°11 (1993), pp. 131-41, Catherine Croizy-Naquet dit (p. 131) que le ms de Venise date des années 1160-70. Cependant, les renseignements fournis, entre autres, par Ross (*Alexander...*, p. 12) font plutôt penser à un manuscrit du XIV^e siècle qui aurait gardé une version datant, elle, du XII^e siècle.

8 — Il n'est pas possible de produire un calcul correct : les éditeurs ont supprimé une bonne partie des aventures en Orient. Cf. B. Foster et I. Short, *The Anglo-Norman Alexander (Le Roman de Toute Chevalerie) by Thomas of Kent*, 2 vol., Londres, 1976-7.

9 — Le dialecte franco-provençal utilisé par le dit Albéric renverrait à Pisançon, petit village du Dauphiné, pas loin de Romans. Mais ce n'est qu'une hypothèse. En elle-même l'attribution à Albéric n'a pas vraiment provoqué de discussions: Lamprecht l'identifie comme sa source. La rédaction de Vorau semble être assez proche du texte d'Albéric. Ecrite entre 1150 et 1155, elle mentionne *Alberich von Bisinzo*. La rédaction de Strasbourg (terminée 1170-5 ?) donne : *Elberich von Bisenzun/ der brâhte uns diz liet zû*. Pour tout ceci, voir K. Kinzel (éd.), *Lamprechts Alexander nach den drei Texten mit dem Fragment des Alberic van Besançon und den lateinischen Quellen*, Halle, 1884, p. 26 ; Irene Ruttman (éd.), *Das Alexanderlied des Pfaffen Lamprecht (Strasburger Alexander). Text. Nacherzählung*, Darmstadt, 1974, pp. ii-ix ; vv. 13-4 ; A. Foulet, *The Medieval...*, pp. 2-8 et D.J.A. Ross, *Alexander...*, pp. 9-10. Le vers 10 de la version Venise fournit un renseignement curieux : *Ceste ystoire n'est mie d'Auberin li canoine*. Cf. M.S. La Du (éd.), *The Medieval...*, p. 3. Serait-ce un rejet de l'attribution à Albéric ou une tentative de différencier deux personnages du même nom: le traducteur/remaineur de notre fragment et un autre, un chanoine ?

signes météorologiques marquant la naissance, les aspects physiques ainsi que l'éducation exemplaire du jeune roi. A en juger d'après l'*Alexanderlied* et l'*ADéca* — et les renseignements produits par cette « comparaison » doivent être maniés avec circonspection — Albéric aurait traduit/remanié une *vita* latine relativement complète, puisque les vers 14-6 évoquent plusieurs aventures impliquant plusieurs rois vaincus, plusieurs terres conquises et plusieurs barons tués :

Tant rey fesist mat ne mendic
 ... tanta terra cunquesist
 ... tant duc nobli occisist (vv. 14-6).

Ces éléments reviennent et dans l'*Alexanderlied* de Lamprecht et dans l'*ADéca*. Le traducteur/remanieur du dernier texte dit vouloir parler

... d'Alixandre qui conquist Babiloine,
 Perse et Afrique e Tirë e Sidoine,
 E tot lo mont ... (vv. 3-8),

Lamprecht fournit les mêmes détails¹⁰. On peut conclure de tout ceci que le texte d'Albéric a connu d'autres épisodes relatant des victoires. Voilà pour le contenu.

Le fragment ne contient que peu de méta-commentaire autoriel. Abstraction faite des hyperboles traditionnelles (*Nuls homs vidist un rey tan ric* ou ... *non i ab un plus valent* ; vv. 12, 23), il n'y a que la référence (incorrecte d'ailleurs) au livre de l'*Ecclésiaste* : *Est vanitatum vanitas/Et universa vanitas* (vv. 3-4)¹¹. La présence en début de texte de cette référence à la vanité des activités humaines pourrait impliquer qu'Albéric ait voulu moraliser les aventures de notre héros dans le sens du verset biblique. On constate cependant que le fragment ne parle que de l'excellence du héros : les phénomènes météorologiques et telluriques accompagnant sa naissance et sa formation ultra-rapide ne sont

10 — Strasbourg donne ... *Alexander...*, / *vil manige riche er gewan*, / *er zerstor-te manige lant* (I. Ruttmann, *Das Alexanderlied...*, vv. 8-9). Vorau donne : ... *vil manec riche er gewan*, / *er zerstôrte vil manec lant..* Bâle s'inspire de la tradition représentée par l'*Historia de Preliis* et ignore ces renseignements. Cf. K. Kinzel, *Lamprechts Alexander...*, p. 3 sqq. (Bâle), p. 26 (Vorau), p. 27 (Strasbourg).

11 — *Eccl. I, 2 : Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

que des éléments positifs. Ses parents sont de la plus haute extraction ; Philippe est le *Meyllor vasal* qui fût et sa mère est la plus belle au monde (vv. 33-45). Tout cela, de tradition, introduit le leitmotiv de la légende en langue française : les rois de Macédoine refusent la soumission aux pouvoirs extérieurs. Le texte signale en outre que les grands-pères du héros avaient déjà fait preuve de ce goût d'indépendance qui, à travers leurs enfants, Philippe et Olympias, atteint leur petit-fils¹². Ces quelques renseignements font supposer une *vita* de signature positive qui, lors de la présentation de la mort du héros, aurait pu finir en glose moralisatrice (sous quelque forme que ce soit). Mais ceci n'est qu'hypothèse ; la prudence nous empêche d'énoncer des conclusions définitives au sujet de la vision d'Albéric : le fragment qui nous reste est trop petit.

Ce qui, par contre, est sûr, c'est qu'Albéric donne le ton : les textes français qui, de façon ou d'autre, s'inspirent également de la tradition dans laquelle Albéric a puisé ses données « biographiques » ont tous une conception « positive » du héros. Et c'est ici que joue le problème des « sources » que les traducteurs / remanieurs français auraient préférées. Cette question difficile ne m'occupera pas ici¹³. Ce qu'on peut dire d'Albéric, c'est qu'il a vu dans la *vita* du Macédonien une occasion de passer à ses destinataires (peut-être, en le moralisant) le *bonum sapientiae* si cher à Sénèque : ce Macédonien indépendant et victorieux était le meilleur exemple pour les princes français de l'époque¹⁴.

Le deuxième stade dans la lignée Albéric : Alexandre de Bernai est l'*ADéca* anonyme qu'on doit situer dans les années 60¹⁵. En combinaison avec les aventures en Orient dues à

12 — Philippe est *Fils ... Amint', al rey baron/ Qui al reuy Xersen ab tal tenson* (vv. 367-8). Il s'agit d'Amyntas III, roi de Macédoine de 389 à 369, qui s'était battu contre Artaxerxès, roi de Perse de 404 à 358). Le grand-père maternel, roi d'Épire, a également des mérites exemplaires : *...no degnat d'estor fugir/Ne ad enperadur servir* (vv. 41-3). Il s'appelait Néoptolème.

13 — Les conséquences du choix de telle ou telle « source » sont on ne peut plus évidentes dans le *Roman de Toute Chevalerie*. Ce texte combine des éléments puisés dans l'*Historia de Preliis* avec des données empruntées à Lambert le Tort. Voir mon « Le *Roman de Toute Chevalerie* et le public visé », dans *Neophilologus*, n°72, 1988, pp. 335-43.

14 — Cf. E. Garin, *Moyen Age et Renaissance*, Paris, 1969, p. 24.

15 — Une « reconstruction » de ce texte se trouve dans A. Foulet, *The Medieval...*, pp. 61-100.

Lambert le Tort, il aurait constitué l'« Archétype » dont se seraient inspirés les compilateurs des versions Arsenal et Venise et Alexandre de Bernai. L'*ADéca* fournit un résumé succinct des conquêtes, mentionne les miracles lors de la naissance, les compagnons d'armes, l'éducation modèle du héros, la rencontre avec le cheval Bucéphale, l'adoubement, l'annonce du conflit avec Darius III ainsi que la guerre contre Nicolas. Le texte se termine par la mort du dernier et la prise de sa ville.

Une comparaison prudente avec le fragment d'Albéric nous montre des différences significatives : l'*ADéca* ne moralise pas : il supprime la référence à la *vanitas* ainsi que le passage sur les mérites des parents. Par contre, il élabore les passages consacrés aux compagnons, à l'orgueil et à la largesse du héros. Le texte montre également des réductions : là où Albéric présente quatre précepteurs et leur consacre 24 vers (les derniers du fragment), l'*ADéca* ne fournit qu'un résumé des activités des *doctors* (v. 48) pour se concentrer immédiatement sur la légitimité de la naissance : pas question d'un adultère commis par Olympias avec le sorcier Nectanébus (*Neptanebus* ici) :

Plusor o distrent, mas je n'en crei nient
Car pois l'ocist molt engososement ... (vv. 64-5)

Il y a une certaine causalité dans le raisonnement : *Car pois l'ocist* ... (le sujet est Alexandre, l'objet direct Nectanébus), mais c'est bien mince. Ce qui est intéressant, c'est qu'Albéric n'avait pas identifié le sorcier : il ne parle que d'un *encantatour* (v. 28). Les rédactions Vorau et Strasbourg de l'*Alexanderlied* ignorent, elles aussi, le nom du sorcier égyptien¹⁶. Il est clair que l'*ADéca* a voulu présenter, lui aussi, une *vita* du héros macédonien. Le texte n'est cependant pas un simple remaniement de l'ouvrage attribué à Albéric. Les quelques différences inventoriées ici sont trop significatives pour pouvoir admettre l'idée d'une filiation directe entre les deux textes en question. L'*ADéca* possède donc des traits qui l'individualisent. Mais ici encore, il faut de la prudence : les 105 vers d'Albéric ne permettent aucune comparaison fiable.

16 — La troisième rédaction, celle de Bâle, raconte, d'après la tradition de l'*Historia de Preliis* comment *Nektanibus/Nektanibô* séduit Olympias (K. Kinzel, *Lamprechts Alexander...*, pp. 4-24).

Une variante du vers 3 de cet *ADéca* cité plus haut qu'on relève dans la version Arsenal (début XIII^e siècle) ne manque pas d'importance ; on y lit : *Qui tint Espagne deci qu'en Babiloine*. Cette simple mention n'est qu'un rappel des aventures en Occident mentionnées par la tradition latine incarnée, entre autres, par les différentes rédactions de l'*Historia de Preliis*, source que la lignée d'Albéric n'exploite pas. Il est tout à fait remarquable de constater que la rédaction Vorau de l'*Alexanderlied* mentionne également l'expédition en *Kalabre, Sicilientant, Itale, Rôme, Kartagine* comme des territoires dépendant de la puissance macédonienne ; Alexandre y rétablit l'ordre, contraint les Lybiens et les Carthaginois à la soumission et se dirige ensuite vers l'Égypte¹⁷. Les mêmes détails se retrouvent dans la compilation de Thomas de Kent¹⁸. Ce n'est qu'après s'être assuré de la sujétion de tous ces territoires qu'Alexandre part mettre le siège devant Tyr (épisode extrêmement important dans les textes français). Ici nous touchons un point important. L'absence des aventures en Occident est une des caractéristiques de la lignée Albéric : « Archétype » (*ADéca* en combinaison avec l'*AOr*). Il n'est donc pas étonnant que ce fait conditionne les versions d'Alexandre de Bernai et celles des mss Venise et Arsenal¹⁹. Du point de vue de l'histoire cette vision est correcte : Alexandre n'a jamais été en Italie ou en Afrique du Nord. Il est cependant hasardeux d'attribuer aux traducteurs/remanieurs mentionnés ici un savoir ou un sens critique qui les aurait fait refuser les aventures italiennes et africaines. Rien ne justifierait pareille hypothèse. Ils se sont tout simplement inspirés des textes latins anté-

17 — K. Kinzel, *Lamprechts Alexander...*, vv. 599. 617, 623, 638, 642, etc. La rédaction de Strasbourg est lacunaire ici. Pour le *RTCh*, voir vv. 1079-1106.

18 — F. Foster, I. Short, *The Anglo-Norman...*, vv. 1079-1106.

19 — Il n'y a qu'un seul endroit où le compilateur du *RAlix* réfère à la tradition des expéditions en Occident : à un certain moment Alexandre énumère toutes ses conquêtes :

« Baron, dist Alixandres, entendés ma raison,
 Mainte terre ai conquise et mainte region,
 Romain firent par force vers moi acordoison,
 Puis mis Puisse et Calabre en ma subjection
 Et conquis toute Aufrique a coite d'esperon, ... » (III : 381-8)

C'est là une des multiples erreurs d'intégration commises par le compilateur. J'y reviendrai dans mon étude *La légende d'Alexandre le Grand dans la littérature française du XII^e siècle. Une réécriture permanente*. À paraître.

rieurs. Là où ils font preuve d'un sens critique — et le refus violent de la bâtardise du jeune héros en est un bon exemple — ils le font parce que leur contexte socio-politique le leur impose.

Comme je viens de le dire : l'*ADéca* constitue le début des versions que nous ont conservées les mss Arsenal et Venise. Leur partie décasyllabique est pratiquement identique à la « reconstruction » de Foulet : de temps en temps une laisse a un vers en plus ou un vers en moins. D'autres laisses montrent des fluctuations plus importantes. Comme la parataxe régit la structure textuelle, il n'y a pas de fluctuations sémantiques significatives. L'« Archétype » susmentionné dont s'inspireront les continuateurs n'est qu'une construction hypothétique : il ne nous en reste aucun témoin. Sa présence fictive expliquerait une partie des différences entre la version d'Alexandre de Bernai et celles offertes par les mss Arsenal et Venise. Sans vouloir tomber ici dans le piège bien connu de l'ancêtre hypothétique (avec des « si » on résoud tous les problèmes), il est intéressant de signaler que l'« Archétype » proposé par la critique n'est pas si « archétypal » comme celle-ci ne l'a prétendu. La version Arsenal ne donne pas les aventures entre la défaite de Nicolas et le siège de Tyr ; elle ne donne pas non plus la fameuse description de la tente du roi précédant ce siège (= *RAlix*, Branche I). La version Venise saute les mêmes détails à l'exception toutefois — et voilà ce qui est curieux — de la description de la tente du roi. Elle l'a insérée dans le passage qui dans le *RAlix* fait suite à l'épisode de Tyr (Branche III)²⁰. Ce signal (il y en a d'autres : par exemple la répudiation d'Olympias) implique le recours, par les remanieurs d' Arsenal et de Venise, à une autre copie, probablement incomplète de l'*ADéca*. Sinon on ne s'expliquerait aucunement les données de la Branche I du *RAlix* qui offre des éléments faisant structurellement partie de la légende (puisés évidemment dans une version plus complète de l'*ADéca*). Les versions Arsenal et Venise ignorent d'ailleurs d'autres épisodes qu'on pourrait qualifier d'essentielles à la légende (et qui figurent bel et bien dans la compilation d'Alexandre de Bernai). Arsenal ignore l'épisode du *Fuerre de Gadres*. Venise l'offre, mais sous forme tronquée. Des passages « traditionnels » comme celui où Alexandre se comporte de façon courtoise et généreuse envers les parents de Darius

20 — Venise, vv. 3383-3483.

III, que celui-ci avait abandonnés lors de sa fuite, sont omis. Les deux versions ignorent également la fameuse descente vers les profondeurs de la mer ainsi que la montée vers le ciel dans une nacelle portée par des griffons. Venise saute l'aventure avec les Amazones, mais termine la *vita* par un épisode relatant la mort des traîtres. Et ainsi de suite. La conclusion qui s'impose — et je me rends compte de ce que l'approche est fort schématique — est que la généalogie des différentes versions ne s'explique pas avec l'invention d'un « Archétype ».

La personne responsable de la grande compilation qu'est le *RAlix*, cadre de 15924 vers dans lequel s'inséreront au moins six interpolations totalisant (du moins dans les éditions disponibles) 21095 vers, ne nous est pas vraiment connu²¹. Son nom, nous l'apprenons dans les derniers vers de la branche II :

Alixandres nos dist, qui de Bernai fu nes
Et de Paris refu ses sornons apelés,
Que ci a les siens vers o les Lambers jostés (vv. 3098-3100)

et à la fin de la Branche IV nous trouvons encore :

Ce raconte Alixandres de Bernai vers Eüre ... (v. 1699),

renseignement repris par la version Arsenal (v. 6888), mais ignoré par la version Venise. Voilà tout ce que nous savons sur cet Alexandre de Bernai. De temps en temps la critique lui attribue également la paternité du roman d'*Athis et Prophilias* écrit entre 1210 et 1225. Entre 1184/5, date à laquelle le *RAlix* doit avoir été terminé, et les moments supposés de la création d'*Athis et Prophilias*, il y a de 25 à 40 années. L'hypothèse n'est pas immédiatement à exclure : les activités professionnelles d'un auteur ou d'un copiste peuvent s'échelonner sur une bonne quarantaine d'années. Cependant, faute d'indices supplémentaires, je préfère

21 — Ce sont, en comptant également les deux récits qui, d'après leur intention suivent la *vita* du héros (techniquement parlant pas des *interpolations*) d'abord la *Vengeance Alixandre* de Jehan le Nevelon, écrite vers 1180 et comptant 1936 vers et le *Vengement Alixandre* de Gui de Cambrai, écrit avant 1191 et long de 1806 vers. Ensuite on a affaire à la *Prise de Defur* (XIII^e s. 1654 vv.), au *Voyage au Paradis terrestre* (XIII^e s. long de 503 vv.), aux *Voeux du Paon* (XIV^e s. 8584 vv.), au *Restor du Paon* (XIV^e s. 2691 vv.) et au *Parfait du Paon* (également XIV^e s. 3921 vv.). Le Gui de Cambrai du *Vengement* peut être l'auteur du *Barlaam et Josaphat*, texte du début du XIII^e siècle. Ce n'est cependant pas sûr.

re ne pas adopter cette hypothèse²². D'autres détails sur les textes utilisés par le compilateur se trouvent à d'autres endroits du *RAlix*. Parmi les premiers vers de la branche III fournissant les aventures « indiennes » il est de nouveau question de Lambert :

La verté de l'estoire, si com li rois la fist,
Uns clers de Chastiaudun, Lambers li Tors, l'escrist
Qui du latin la traist et en romans la mist. (vv. 13-5)

Mais ce Lambert (connu également des versions Arsenal et Venise) n'est pas le seul auteur exploité par notre compilateur. Au milieu de la branche II présentant l'expédition d'une petite troupe de fourrageurs de l'armée macédonienne en Proche-Orient, il y a la mention d'un autre personnage dont l'ouvrage aurait été mis à contribution :

Molt fu grant la perte, ce nos raconte Estace (v. 1777)

Cet Eustache est également mentionné par la version de Venise²³. Lambert est un traducteur (cf. ... *du latin la traist et en romans la mist*) ; Eustache probablement : le *ce nos raconte* n'est pas bien explicite. Mais il y a encore un autre nom qui circule : dans la laisse 58.5 de la Branche IV, rejetée par les éditeurs du texte que j'utilise ici, 8 mss fournissent (avec des variations légères, il est vrai) le renseignement suivant :

Pierres de Saint Cloot si trueve en l'escriture
Que mauvés est li arbres dont li fruiz ne meüre
Ne dedens lit a chien ne querrez ja ointure. (vv.32-4)²⁴

22 — Au vers 5 d'*Athis et Prophlias* on lit : *Öez del savoir Alixandre*. Voir A. Hilka (éd.), *Li Romanz d'Athis et Prophlias (L'Estoire d'Athenes) nach allen bekannten Handschriften zum ersten Male vollständig herausgegeben*, Dresde, tome I, 1912, p. 1). Il n'y a que le nom *Alixandre* pour étayer l'hypothèse. C'est bien peu.

23 — Pour Lambert le Tort, voir Arsenal (vv. 796-9) et Venise (vv. 884-6). Eustache est mentionné seulement par Venise (v. 2907).

24 — Cette remarque se trouve au milieu de la plainte où Antioqus, un des 12 pairs d'Alexandre, regrette la mort de son maître et exprime l'espoir de voir les assassins Antipater et Divinuspater punis de leur méfait. Les variantes les plus significatives du vers 32 donnent respectivement *Signor li sages hom le dist en l'escriture* (ms J) et *Perrot de Saint Cloot trova...* (ms.Q). Cf. Bateman Edwards et A. Foulet, *The Medieval French « Roman d'Alexandre ». vol. VII. Version of Alexandre de Paris, Variants and Notes to Branch IV*, New York 1965 (= Princeton 1955), pp. 46-7.

C'est tout ce que nous apprenons sur les trois prédécesseurs dont Alexandre de Bernai insère les textes dans sa grande compilation. Les deux premiers ne sont que des noms. Par contre, Pierre de Saint-Cloud n'est pas un inconnu : vers 1175 il aurait mis en langue vulgaire quelques aventures de Renart et d'Isengrin²⁵. On ne peut pas ignorer le fait que la Branche IV du *RAlix* est un amalgame de deux séries de complaintes funèbres (des *regrets*) : il y a une rupture évidente entre les deux séries, marquée non seulement par une reprise erronée du passage où le roi meurt, mais aussi et surtout par une certaine différence entre les complaintes des pairs. Il y en a (si je compte bien) 25. Sur les 12 pairs il y a en a 9 qui prononcent 2 complaintes. C'est déjà un signal quantitatif important. Au niveau de la qualité il y a également une différence notable : quelques-unes des complaintes sont marquées par une certaine érudition (se mentionnent des détails empruntés à la Bible et à la mythologie antique) ; d'autres complaintes ignorent ces traces d'érudition. La conclusion s'impose : on a affaire une combinaison de deux produits. Notre compilateur a exploité un texte préexistant (la *MortAlix*) et il l'a doublé d'un autre texte (dû, peut-être, à Pierre de Saint-Cloud : la laisse 58.5 susmentionnée se trouve en effet dans la deuxième moitié de la Branche IV)²⁶.

Il nous reste une dernière attribution : la deuxième laisse de la version de Venise offre les renseignements suivants :

Traite est de geste tote ceste chançon ;
 L'ystoire fu trovee droit en un dromon,
 De la terre d'Egypte l'aportèrent noon.
 Un clers la fist c'on apelle Symon ... (vv. 11-4)

25 — Il n'est pas sûr si le *Perrot* mentionné au vers 1 : *Perroz, qui son engin ess'art* (*Roman de Renart*, branche I) est notre Pierre de Saint-Cloud. Quant aux branches II et Va du *Roman de Renart* (divison de Martin), il semble y avoir moins de doutes. Voir M. Roques (éd.), *Le Roman de Renart. Première Branche...*, Paris, 1963, pp. xiv-xv et *Le Roman de Renart. Branches II-VI...*, Paris, 1969, pp. x-xi.

26 — Il est en effet remarquable de constater qu'Alexandre de Bernai ne mentionne pas de sources. Thomas de Kent, lui, aime faire étalage de son savoir. Cf. Catherine Gaullier-Bougassas, « La description du monde dans le *Roman de toute chevalerie* de Thomas de Kent », dans *Bien Dire et Bien Apprendre*, n°11, 1993, pp. 191-205.

Paul Meyer a considéré ce Simon comme l'« arrangeur » responsable des raccords entre la partie en décasyllabes et celle en alexandrins²⁷. Rien ne permet d'aller si loin. J'y verrais plutôt un simple topos d'authentification.

Bien que la part d'Alexandre de Bernai reste difficile à cerner, il est hors de doute qu'il a créé le texte français le plus important consacré au conquérant macédonien. Les renvois à Lambert le Tort, à Eustache ainsi que la mention du nom de Pierre de Saint-Cloud prouvent que le texte n'est pas entièrement à mettre sur son compte, mais il y mis du sien : *a les siens vers ... jostés*. Le problème est cependant de savoir en quoi consisterait exactement cette créativité. A en juger d'après la tradition textuelle, Alexandre de Bernai a récrit l'*ADéca* en alexandrins, instrument que Lambert le Tort avait déjà adopté pour son *AOr* ; cet *ADéca* se trouve à la base de sa Branche I. Il a également adapté le *FG* d'Eustache (le résultat de l'opération est la Branche II) et il a transformé considérablement — du moins c'est ce que suggère la comparaison avec l'inventaire qu'en procure la version de Venise — les aventures en « Inde ». C'est l'actuelle branche III. Quant à la branche IV relatant les derniers jours du roi, la part de notre compilateur est encore plus difficile à deviner. Il y a eu une *MortAlix* d'auteur inconnu et il y a une tradition attribuant certaines activités à ce Pierre de Saint-Cloud déjà mentionné.

Les qualités professionnelles du compilateur Alexandre de Bernai méritent notre attention. Ce qui frappe immédiatement, c'est qu'il respecte assez fidèlement ses sources. Une comparaison prudente de l'*ADéca* qui peint la jeunesse du héros ainsi que ses premiers exploits militaires (N.B. c'est notre seule référence) avec la partie correspondante du *RAlix* montre certaines amplifications au niveau des laisses, mais celles-ci ne perturbent jamais la trame de l'*aventure*. En guise d'exemples je produis ici les laisses *ADéca*, 3 (vv. 20-9) et *RAlix*, 8 (vv. 240-9) :

Quant Alixandres nasqui, en icel jor
Ot lui nasquirent trente fil de contor
De Macedoine, de fé l'empereor ;
Cil enfant furent de l'ahé lor segnor,

27 — *Alexandre le Grand dans la littérature française du Moyen Age*, 2 tomes, Genève 1970 (= Paris, 1886), p. 109.

Em manctes terres li conquistrent honor,
 Tuit lo servirent de gré et per amor ;
 Por lui sofrirent faim e sei e dolor
 Em Babiloine, en Inde la Maior
 En l'aspre terre en la Superior
 O li serpent li firent la paor (*ADéca*)

Quant li roys Alixandres fu nez en icel jour,
 Avoec lui furent né trente fuiz de contour
 Qui furent gentil homme et bon conquereour ;
 De la terre de Gresce estoient li plusour
 Et tuit li autre estoient gentil Macedonour.
 Cil soffrirent o lui mainte ruiste douleur
 En la terre eschaudee ou onques n'ot froidor,
 Touz jors vesquirent d'armes, itel fu lor labor.
 Par ceus et par les autres conquist il mainte honor,
 Car de par toute terre le tint on a seignor. (*RAlix*)

On le voit : en principe Alexandre de Bernai respecte la trame du récit : il est toujours question de la naissance du roi et de celle des nobles qui l'accompagneront en « Orient ». Le *RAlix*, dont le leitmotiv est la bonne relation entre le roi et ses vassaux nobles, a cependant une perception différente du compagnonnage : les *fil de contor / fuiz de contour* deviennent des *gentil homme et bon conquereour*, des *gentil Macedonour*. Vue dans cette perspective la façon dont les deux auteurs/adaptateurs décrivent les rapports entre le roi et ses compagnons est révélatrice. Dans l'*ADéca* l'accent est mis sur la volonté des compagnons de servir le roi : *li conquistrent, lo servirent de gré e per amor, Por lui sofrirent*. Le compilateur du *RAlix*, par contre, pense à la tâche spécifique du Macédonien signalée dès le prologue où il avait mentionné le contentement de Dieu : avec l'aide des compagnons Alexandre construira l'empire gréco-macédonien (*Par ceus et par les autres conquist il mainte honor, / Car de par toute terre le tint on a seignor*). L'insistance sur la noblesse et la loyauté des compagnons, base de tout succès, est de la plus haute importance. Comme j'ai fait l'analyse de ce thème ailleurs, je n'insiste pas ici²⁸. Le procédé est cependant clair : Alexandre de Bernai respecte l'*istoire*, mais aux lieux stratégiques — et le passage où se mentionne la compagnie

28 — Voir mon « Le Roman d'Alexandre et les *juvenes* : une approche socio-politique », dans *Neophilologus*, n°64, 1982, pp. 328-39.

des *fil de contor* n'en est qu'un — il insère ce qui, pour lui, est l'essentiel de l'*utilitas* royale²⁹.

D'autres passages se rapportant aux *enfances* du roi pourraient faire l'objet d'une analyse pareille, mais je préfère ne pas sombrer dans le détail. Il sera peut-être de même des autres épisodes qu'Alexandre de Bernai a travaillés, à savoir les *matieres* des Branches II, III et IV, mais puisque la tradition ne nous a légué aucune version complète et fiable des documents sous-jacents (Eustache et Lambert le Tort ne sont que des noms de traducteurs/remanieurs sans texte et les rapports entre Pierre de Saint-Cloud et la *MortAlix* sont ce qu'il y a de plus vague), il est impossible de procéder à des comparaisons scientifiquement acceptables. Aussi faudra-t-il abandonner l'espoir de pouvoir résoudre le problème. Ce qui est sûr, c'est qu'Alexandre de Bernai a coulé les épisodes préexistants en un ensemble cohérent présentant la vie intégrale du Macédonien depuis sa naissance à sa mort.

Comme je viens de le signaler, les versions Arsenal et Venise présentent, elles aussi, une description de la vie du héros macédonien, mais elles montrent tant de lacunes et elles souffrent de tant d'erreurs au niveau de la disposition qu'il est licite de considérer la compilation d'Alexandre de Bernai comme la version la plus complète et la plus cohérente. L'importance de tout ceci ne saurait être niée: avec une *vita* complète les effets typologiques et moralisateurs seront pleinement exploitables.

Au macro-niveau l'opération doit être considérée comme un succès: le nombre de mss qui nous ont livré des copies ainsi que l'impact immense de la compilation (qu'on pense à ces quelque 20.000 vers qui y seront interpolés) en sont les preuves. Au micro-niveau on relève quand même de nombreuses « négligences » (si vraiment on peut/doit parler de « négligences »: la tradition manuscrite est tellement compliquée qu'il est impossible de séparer le texte d'Alexandre de Bernai de ceux de ses copistes). Il serait possible d'en énumérer ici des spécimens frappants. Je préfère en parler dans une étude ultérieure.

Dans le prologue le compilateur n'insiste pas sur ce qu'il aurait pu contribuer lui-même au niveau du contenu, mais il met surtout en lumière ses capacités organisatrices qu'il qualifie de

29 — Pour le concept *utilitas*, voir E. Peters, *The Shadow King. Rex utilis in Medieval Law and Literature*, New Haven, 1970.

bien supérieures à celles de ses concurrents. Il le dit explicitement :

... tieus ne set finer qui ben set commencier,
Ne moustrer belle fin pour s'ouvraigne essaucier

.....
Cil trouveour bastart font contes abessier

.....
... couvient la leur oeuvre par paniaus atachier. (I : 32-41)

Abstraction faite de l'attaque traditionnelle contre les concurrents (lesquels d'ailleurs : tous les concurrents ou seulement ceux qui se seraient occupés de la légende du Macédonien ?), il est clair que le compilateur vise ici une cohérence organisatrice pouvant et devant réorienter les données traditionnelles dans un sens didactique : *ben ... commencier* et *belle fin*, et cela sans artifices professionnels (cf. les *paniaus*). C'est ainsi que la légende doit s'insérer dans le contexte socio-politique qui est le sien. Aux vers 30-1 du prologue il a beau dire :

L'estoire d'Alixandre vous voeil par vers tretier
En romans qu'a gent laie doie auques profiter,

mais il n'est pas un traducteur : il ne fait que rassembler des textes préexistants disponibles en langue vulgaire dans le but de *rafreschir* une *vita* fameuse. Dans son essence même son approche ne diffère pas de celles de Chrétien ou de Marie. Les quelques passages que j'ai cités montrent si peu de fluctuations significatives qu'il est permis de dire qu'Alexandre de Bernai n'est pas un remanieur au sens strict (il préfère l'intervention au niveau du détail), mais un compilateur avec une vision qui le distingue clairement de ses prédécesseurs. En elle-même la réécriture est marginale. Elle est la glose de l'imperfection narrative de ses prédécesseurs.

Martin GOSMAN

